OMALY SY ANIO, 1985, 21-22, 149-171

A PROPOS D'UN SOVA : L'HOMME ET LE CHIEN CHEZ LES BETSIMISARAKA ANTAVARATRA (1)

par

Eugène Régis MANGALAZA

1) GENERALITES SUR LE SOVA

Le *söva* est un genre littéraire descriptif sous forme de poème rythmé qu'on déclame publiquement lors des «rassemblements de joie» (*haravoaña*) — les noms de ces derniers d'ailleurs varient selon les régions (2). Ici, l'artiste s'attache à présenter un objet précis et, normalement, ne doit l'abandonner qu'après l'avoir décrit entièrement. Le *söva* n'est donc pas un «discours libre» (*koraña midariatra*) qui manque finalement d'unité : il se distingue en cela du «*jijy mirendra*» (3), tel un discours d'un homme ivre dont la caractéristique essentielle est précisément l'errance. Même si l'improvisation semble être de mise dans le *söva*, il y a lieu de croire qu'il s'agit en fait d'une parole mûrie intérieurement, visant surtout à expliciter l'implicite.

---

(1) Les *Betsimisaraka-Antavaratra* ou *Antavaratra* («les gens du Nord») vivent sur cette frange orientale de Madagascar allant de Tamatave à Sambava. Les *Betsimisaraka-Antatsimo* ou *Betanimena* se trouvent entre Tamatave et Mahanoro. A l'intérieur des terres, la falaise betsimisaraka (en contrebas du fossé Alaotra-Ankay) ainsi que le plateau d'Antsiatsiaka et de Mahakira constituent une frontière nette avec les autres (Bezanozano, Sihanaka, Tsimihety).

(2) *tsola* dans la région de Mananara-Nord, *tsiamönaña* dans la région de Maroantsetra et *Iarivoko* dans celle de Vavatenina.

(3) *jijy mirendra* (littéralement, «propos qui vagabonde»). Ici, il n'y a pas de sujet précis, imposé d'avance : l'artiste est libre de parler de ceci ou de cela au gré de sa fantaisie et de son inspiration de l'heure.

Le *söva* vise avant tout à amuser, à détendre, à faire rire (4). Dans ce genre littéraire, l'artiste mêle adroitement le sérieux à la fantaisie: son discours est à mi-chemin entre le vrai et le vraisemblable. Transporté par le flot des images, allant de surprise en surprise, de découverte en découverte, le public finit ainsi par se laisser faire: c'est que le «faiseur de *söva*» captive et fascine réellement. Les éclats de rire des femmes amusées (*ehy selatra*), la musique, la boisson: tout cela favorise effectivement la détente et aide l'artiste dans sa tâche; il lui arrive alors d'entraîner son public dans un univers tout à fait imaginaire où les objets et les êtres prennent une dimension hors du commun (5).

Le «faiseur de *söva*» est donc un véritable magicien du verbe car, par ses descriptions, il sait «habiller les choses» pour les présenter sous un aspect tout à fait inhabituel qui éveille la curiosité. De ce qui d'ordinaire n'étonne plus personne, tellement la chose est banale, il en fait toutefois un objet d'étonnement. Quoi de plus banal en effet qu'une poule, qu'un chien, que les seins d'une femme? Et pourtant, sous le regard du «faiseur de *söva*» tout cela reçoit une coloration apparemment nouvelle qui captive et qui fascine en tout cas (6). Le *söva* est en un certain sens une école de la vie, cherchant

---

(4) De ce point de vue, le *söva* est souvent un moyen de défoulement. L'artiste jouit alors d'un statut particulier: il peut dire des grossièretés, des mensonges, des paroles injurieuses sans encourir la moindre sanction. Au contraire, on en rit. Le «faiseur de *söva*» peut ainsi se moquer de la faiblesse des hommes devant la beauté d'une femme, se moquer des vieilles femmes en parlant de leur bouche édentée à l'image de leur sexe ou de leurs mamelles flasques qui n'attirent plus aucun homme. Cette description très humoristique et très imagée du sexe illustre bien notre propos:

«Karavavy tsy latsaka lay telo lahy
Sakindrany latsaka, ambavan'i Geboko
Geboko ô, mahatelin-közatra
Izy miteliñy azy tsy mboa mihöta
Izy mihötahöta tsary nañekitry»

Traduction:
«Ils pendent sans tomber les trois mâles (la verge et les deux testicules)
Quand bien même ils tombent, c'est dans la bouche du Grand-Creux (le vagin)
Grand-Creux qui sait avaler le faisceau de muscles (verge en érection)
Quand il l'avale, il ne le mache pas
Quand il le «rumine», il ne mord jamais».

(5) On est ainsi dans un univers de fiction, tel ce village où la sorcellerie est de mise plus qu'ailleurs: à contempler ce village, on est déjà pris de vertige, rien qu'en le traversant on tombe gravement malade; les ossements des morts y servent de bois sec, les talismans y sont les seules richesses, et pour s'amuser les gosses font des concours de *mosavy* (ensorcellement).

(6) D'ailleurs, le mot *söva* évoque l'idée de singularité et de nouveauté. L'expression *sövasöva* a pour synonyme *jiriaña, variaña, lany fañahy, gaga*. Elle désigne l'état de quelqu'un qui, découvrant pour la première fois tel ou tel objet, éprouve au fond de lui-même un sentiment d'agréable dépaysement et d'émerveillement. Ici, on est entièrement accaparé par la nouveauté au point de s'oublier un peu: c'est une rupture de monotonie qui donne vie.

ainsi à ne jamais s'engluer dans le ronronnement de la platitude du quotidien puisqu'il est question de voir le monde qui nous entoure avec un regard toujours neuf et émerveillé. L'humour permet, il est vrai, de mieux supporter les vicissitudes de la vie, en relativisant les choses. Mais il ne faut pas oublier que le «faiseur de *söva*» est également le gardien des normes sociales, en montrant par exemple le ridicule de celui qui s'amuserait à se nourrir, à marcher ou à copuler comme un chien.

Dans une telle perspective, le *söva* est donc le reflet de la conscience populaire: l'anthropologue peut s'y appuyer pour essayer de mettre en lumière l'organisation sociale, politique, religieuse et économique de tout un groupe. Le *söva* est ainsi un «fait total» qu'il faudrait prendre avec autant de sérieux que les mythes et les proverbes.

C'est ce que nous allons essayer de faire dans ce travail: objet du regard de tous les jours, tant il est vrai que cet animal côtoie l'homme de très près, le chien n'a pas échappé au regard du «faiseur de *söva*». La manière d'être de l'animal, sa démarche, sa façon de manger, de vivre en société sont décrites ici par l'artiste avec malice et humour: à la fois proche et lointain, semblable et tout à fait différent, le chien ne peut qu'étonner et faire rire.

Ce texte a été recueilli en 1981 à Bifoza (7) lors d'un *tsaboraha* (8). Le thème en lui-même n'est pas original (9); mais il convient toutefois de souligner que les meilleurs artistes en matière de *söva* sont ceux qui, tout en reprenant un air bien connu, parviennent toujours à l'enrichir et à lui donner un cachet tout à fait personnel: tel est, nous semble-t-il, le cas de Bifa que nous avons considéré comme étant un des meilleurs «faiseurs de *söva*» de la région de Mananara-Nord (10).

C'est pourquoi le *söva*n-*draha* s'oppose au *bolisi-draha*, au *jiman-draha*, à l'*antambon-draha*, au *bisan-draha*. Ces différents termes (*bolisy*, *jima*, *antambo*, *bisa*) désignent l'insolite qui désorganise et qui amoindrit le flux vital; ils sont les signes avant coureur d'un grand malheur qui est déjà là mais qu'on n'arrive pas encore à percevoir d'une manière claire. Un sanglier qui traverse tranquillement un village en plein jour par exemple est, aux yeux des *Betsimisaraka-Antavaratra*, une entorse négative à l'ordre normal des choses.

(7) Village qui se trouve sur la piste reliant Mananara-Nord à Mandritsara.

(8) *Tsaboraha mitsabo*: faire; organiser; *raha*: quelque chose). Cérémonie sacrificielle (en règle générale un zébu) pour demander à Zañahary (Dieu) et aux ancêtres fécondité et réussite sociale.

(9) Le *söva* sur le chien est très connu dans cette région (cf. Fanony (F.), «Söva momba ny amboa», *ASEMI*, 2-3, Paris, 1976, pp. 251-254; Dandouau dans «Recueil de chansons tsimihety», *B.A.M.* vol. XI, 1913, a déjà donné une version du söva concernant le chien dans la région d'Analalava.

(10) On parle également de Totokatraihamanga du village d'Andaparatibe (Firaisana de Sandrakatsy)

2) *UN SOVA SUR LE CHIEN*

Taisez-vous les enfants, taisez-vous les tout-petits
Je n'aime pas mentir, je n'apprécie pas les faux propos
Le mensonge est ce qu'on utilise quand on fait le **tsola** (11)

Le **kivà** (12), *le* **fandroaka** (13) *est le petit-fils de Gaiky (le Hurleur)*
5 — *L'espèce canine descend de « Celui-qui-sent-mauvais »* (**Bifôfoño**)
Elle est courte sur pattes, marchant à petit pas
Toujours à pas de course sans être le messager d'un Noble
Empêchant tout étranger de pénétrer au village.
Chien menaçant, se demène de tous les côtés

10 — *Fait peur aux enfants et provoque la fuite des femmes.*
Yeux noirs, anus couleur de charbon :
Qu'il est vraiment bizarre, le chien!

Jamais dans mon discours il n'y a des redites
Moi, je ne suis jamais à court d'idées
15 — *Le* **söva,** *concernant le chien ne fait que continuer.*

Quant un chien voit son maître, il remue la queue
Et lance un appel quand il découvre quelque chose.
Sa langue servant de **kepakepa** (14), *il mange sans souffler sur son repas*
Et quand il a fini de manger, il ne lave pas son assiette ;
20 — *Sa langue est rouge, semblable à une tranche de mangue mûre.*
Il a un seul corps flanqué de huit mamelles :
Jamais je n'humecterai mon gosier de son lait
On ne l'offrira (ce lait) même pas à son beau-frère
On n'en fera même pas un remède pour nettoyer les yeux.
25 — *Pour avoir un chien gras, on ne lave pas son* **tahobo** (15)
Et vous, n'agissez-vous pas de la sorte ?

Quand je m'empare d'un sujet, c'est jusqu'à la tombée de la nuit ! (16)

---

(11) *tsola* : représentation publique de chants lors de laquelle le faiseur de *söva* s'exécute.

(12) *kivà* : nom commun du chien chez les Betsimisaraka-Antavaratra.

(13) *fandroaka* : (du verbe *mandroaka :* chasser, expulser). Le chien doit chasser (*mandroaka*), c'est-à-dire éloigner, les sangliers qui viennent ravager la culture et les félins qui cherchent à s'emparer des poules, pendant la nuit.

(14) *kepakepa* : sorte d'éventail en jonc finement tressé soit pour attiser le feu (cela permet de ne pas souffler dessus) soit pour rafraîchir ce qu'on vient de faire cuire pour qu'il soit consommable. Dans ce verset, l'idée est la suivante : le chien, par opposition à l'homme, ne sait même pas souffler sur sa nourriture pour le rafraîchir avant de le consommer et se laisse finalement brûler la langue.

(15) « *Tahobo* » : marmite en terre cuite servant pour la cuisson du bouillon. Contrairement aux autres animaux domestiques, le chien n'est pas consommable.

(16) Ce qui signifie que l'artiste a une inspiration intarissable, que personne ne peut l'égaler dans ce domaine.

Me voici à l'œuvre, moi dont le nom est Bifa:
Celui qui n'aime pas du tout dormir dans la «maison des garçons»(17)
30 — *Bifa ne dort réellement que dans une moustiquaire*
Partageant ainsi l'oreiller avec une **kaka mirandraña** (18)
La vue d'une beauté rend toujours joyeux!(Eclats de rire des femmes)
Un bambou plein d'eau est notre conversation:
On le dépose au coin tout en y pensant constamment.
35 — *Revenons donc au* **söva** *concernant le chien* (19).

Les mœurs des chiens sont différentes de celles des humains:
Le chien «crotte» au bord de la route sans jamais se cacher
Un chien qui «crotte» ne s'essuie pas (la croupe)
Le pauvre, s'il le fait, glisse sur le derrière.
40 — *Un chien mâle qui pisse, lève* (seulement) *une cuisse*
La femelle, quant à elle, prend la peine de s'accroupir
Elle s'accroupit sans jamais faire sa toilette intime.
Ah, comme le chien est un animal bizarre!

Qui ose se mesurer à moi en matière de **söva***:*
45 — *Je lui ficelerai les couilles et l'attacherai sous la case*
Pour y être hué des oies, pour y être hué des canards.
Me voici, moi, dont le nom est Bifa
Celui qui a rêvé de **söva** *depuis le ventre de sa mère!* (20)

---

(17) Le mot *betsimisaraka* est *katravavaho* ou *kalabo*; c'est là que dorment, ensemble, adolescents et hommes célibataires. Il n'est jamais question d'emmener une fille dans cette «maison de garçons». Celui qui arrive à trouver une compagne pour la nuit doit la rejoindre là-bas dans sa moustiquaire. Finalement donc, la «maison des garçons» (*katravaho* ou *kalabo*) ne reçoit en réalité que ceux qui, pour cette nuit-là, n'ont pas eu la chance de trouver une «moustiquaire» (une fille) pour dormir.

L'artiste montre ici que non seulement il aime les femmes mais surtout que ces dernières «se disputent ses faveurs» (*iadivam-biavy*) — à cause de son succès, bien sûr!

(18) *kaka mirandraña* (littéralement, «bête aux cheveux tressés»). Il s'agit de la femme parce que contrairement à l'homme, elle tresse ses cheveux. Il existe également une autre expression pour désigner la femme, en tant que partenaire sexuel possible, c'est: *kaka misy ampôndo* (littéralement, «la bête qui a des cornes» — autrement dit, qui a les seins aussi pointus que les cornes d'un zébu).

Courtiser une femme n'est jamais facile: il faut savoir s'y prendre. D'ailleurs, on n'est jamais totalement sûr de ses réactions; on la compare alors à une «bête» (*kaka*) qu'il faut savoir «capturer» (*alaiñy; fandrihaña*) par la parole, la force physique, les qualités morales, le talent artistique, etc. Le terme *kaka* n'a rien de péjoratif et se distingue ainsi de *biby*.

(19) Du verset 27 au verset 35, il s'agit en fait d'une petite digression (*koraña mandöpatra*) pour permettre à l'artiste de brosser son portrait et qui n'a rien à voir avec le thème retenu.

(20) Pour dire que personne ne peut l'égaler dans ce domaine.

Je suis vraiment étonné en considérant les chiens :
50 — *C'est lui qu'on appelle, c'est sa queue qui répond.*
Chiens qui se rencontrent, se lèchent le derrière
Et pour se saluer, s'embrassent mutuellement l'anus.
Chiens qui se rencontrent, ne parlent jamais de généalogie
S'il leur arrive de le faire, c'est dans la bagarre générale

55 — *Et le vaincu va cacher son sexe avec sa queue.*
Alors qu'ils plaisantent, les chiens montrent leurs canines
Quand ils s'amusent entre eux, on dirait qu'ils se battent.

Nier la vérité, c'est manquer de sagesse
Qui se laisse brûler par le **ranoampango** (21) *n'est pas un homme mûr*
60 — *Il m'est* **fady** (22) *de dire le contraire du vrai.*

Les chiens qui se courtisent ne restent jamais tranquilles :
La femelle réclame cinq francs,
Le mâle propose une demi-piastre (23)
Les amours de chien s'étalent au grand jour.
65 — *Une chienne, pour mettre bas, n'a pas besoin de sage-femme*
Le placenta d'un chien ne s'enterre jamais (24)
*Le chiot qui pleure n'est jamais bercé (*par quelqu'un).

---

(21) *ranoampango* («eau de la croûte du riz après la cuisson»). C'est ce qu'on offre à boire après le repas. Il faut le servir très chaud et il faut avaler à petites gorgées tout en y soufflant en même temps (l'expression betsimisaraka pour désigner ce geste est *tokotokehiñy*. L'adulte, par opposition à l'enfant, doit savoir que ce qu'on lui offre est chaud — point n'est besoin ici de l'informer car ce faisant, on le prend précisément pour un gamin. Toutefois, il existe un euphémisme au cas où on voudrait tout de même prévenir l'autre que le *ranoampango* est à la limite du supportable, tellement il est chaud : on dit à ce moment-là que le *ranoampango* «est plein de fourmis» (*feno vitsiky* ou *misy vitsiky*).

(22) Tabou

(23) demi-piastre (*lôso*). L'idée est la suivante : on n'obtient rien sans sacrifice. Donc, pour avoir la faveur d'une femme, il faut que l'homme paie. Seulement, il a intérêt à payer le minimum : d'où marchandage entre l'homme et la femme (que semblent reproduire ici le mâle et la femelle du chien).

(24) Chez les Betsimisaraka-Antavaratra, «l'enterrement du placenta» *(fandiveñan-tavôny)* est très important parce que de cela dépend, dit-on, le tempérament de l'enfant : si la pierre placentaire n'est pas assez lourde, l'enfant sera un instable ; si la personne qui doit accomplir cet acte ne le fait pas avec calme et assurance, l'enfant deviendra plus tard un nerveux, un faible, un angoissé.

L'emplacement de la pierre placentaire dépend du sexe de l'intéressé : s'il s'agit d'une fille, le placenta est enterré du côté de l'âtre (*fataña*) parce que c'est là que prennent place les femmes dans la maison ; s'il s'agit d'un garçon, c'est au côté opposé (*anindraña*), là où les hommes s'asseoient dans la maison.

L'aîné d'un chien ne deviendra jamais un **löhandriana** (25).
*Un chien paresseux ne mérite pas qu'on lui gaspille de l'***ampango.**
70 — *Un chien qui marche n'est ni devant, ni derrière.*
Pour aimer le **trandraka** (26) *je ne porterai pas pour autant*
un chien sur mon dos
Personne ne «lie» en tout cas son **famañoño** (27) *à un chien.*

Ecoutez-moi tous, ô gens du village:
Qu'on écoute la suite de mes propos
75 — *Moi, Bifa, je ne me fatiguerai jamais!*
Sachez apprécier, vous les **andôngovavy** (28)
Tendez les oreilles, vous les nobles vieillards
Remède de chien souffrant de colique: herbe verte
En guise de **sikidy** (29) *il s'allonge seulement sur le dos.*
80 — *La mort d'un chien courageux fait de la peine à son maître*
Personne ne se met en deuil pour avoir perdu un chien
Jamais lors d'un **jôro** (31) *on n'invoque les ancêtres d'un chien*
Jamais on ne cherche à exhumer les restes mortels d'un chien
85 — *«Mort-à-jeter» est le nom de tous les chiens.*

---

(25) *löhandriaña* (*löha*: tête; *andriaña*: noble, par opposition au rôturier). La société betsimisaraka n'étant pas une société dynastique, l'opposition entre *andriaña* (nobles) et non-*andriaña* n'est pas tellement de mise comme c'est le cas chez les Merina par exemple.

Lors des cérémonies sacrificielles (*tsaboraha*), le terme *löhandriaña* désigne les notables qui doivent présider à la cérémonie. Ce terme désigne ici une classe d'âge plutôt qu'un statut socio-politique: il s'agit en fait de quelqu'un de respectable à cause de son âge et de son expérience de la vie.

(26) Sorte de hérisson dont la viande est très appréciée par les Betsimisaraka-Antavaratra.

(27) *famañoño* (de *mamañoño*: «faire grandir», «élever», «faire fructifier»). Le *famañoño* est un «talisman» (*aôdy*) qu'on donne à l'enfant dès sa naissance pour qu'il puisse grandir normalement (ici, le taux de mortalité infantile est assez important).

(28) *andôngovavy*: terme betsimisaraka pour désigner une femme du-delà de la trentaine et qui est à la fois riche et belle.

(29) *sikidy*: divination par les graines. L'officiant étale les graines du *sikidy* sur une natte pour essayer d'interpréter les différents cas de figure (cf. Rabedimy Jean François).

(30) *hazo*: cercueil en bois creusé dans un seul tronc d'arbre comportant un mâle (le couvercle) et la femelle (ce qui reçoit les ossements). Le cercueil peut être individuel ou collectif.

(31) *jôro*: invocation sacrée, appel à Dieu pour lui demander vie et fécondité. Le Père Pascal Lahady a bien su mettre en relief cette idée:

«le mot *jôro* est le terme betsimisaraka pour désigner toute prière traditionnelle. Par son radical *ôro* (être ramassé d'un bloc, en un tout), *jôro* englobe à la fois le discours religieux qu'on prononce debout et le sacrifice par le feu. Il comprend toutes les cérémonies coutumières définies, basées sur l'activité priante de l'homme avec une orientation rituelle et officielle engageant tant soit

3) L'ANALYSE DE CE SOVA: LA PLACE DU CHIEN DANS LA SOCIETE BETSIMISARAKA

Sans le dire d'une manière explicite, dans ce *sōva,* l'artiste prend comme référence l'humain (tel que les Betsimisaraka-Antavaratra le perçoivent à travers leur vie quotidienne d'ailleurs) pour mieux mettre en relief, dans ses moindres détails, la spécificité du chien. S'il est vrai que cet animal côtoie l'homme de très près, qu'il le suit dans la plupart de ses déplacements (32), il ne faut pas croire pour autant que du point de vue de l'être, celui-ci se situe sur le même plan que celui-là. Le chien se situe tout à fait à l'antipode de l'humain : c'est ce que nous allons essayer de montrer dans ce travail.

Le corps comme marque de la différence entre l'homme et le chien

La main et la symbolique des doigts

Nous vivons notre humanité par la médiation de notre corps. Le corps ne s'épuise pas dans le biologique: il est également culturel. Selon qu'on appartienne à telle ou telle société, le corps reçoit des traitements différents (33). L'éducation, qui est précisément cet effort de l'homme d'aller au-delà des données brutes de la nature, passe avant tout par le corps.

La différence essentielle entre l'homme et le chien vient de ce que ce dernier n'a pas de main (34). C'est en effet par la main que l'homme peut devenir et peut rester l'artisan multiforme du monde: c'est avec la main qu'il façonne le monde qui l'entoure, qu'il l'humanise et le plie à ses exigences; c'est avec la main qu'il prend soin de son corps.

Pour ne retenir qu'une idée parmi tant d'autres, nous avons vu que l'artiste s'efforce de nous montrer que s'essuyer à la manière du chien

---

peu l'autorité socio- ancestrale, bref, tout ce qu'ailleurs on nomme indûment rites magico-religieux, culte des esprits, culte des ancêtres et culte de l'Etre suprême. Nous le traduisons par « invocation sacrée », surtout parce que la forme essentielle de ce rituel (...) est l'appel, l'invocation, ce qui exprime en même temps le sens général du verbe *mijôro* (« prier », « souhaiter ») tant il est vrai que le fond de toute prière est l'appel ».
Lahady Pascal, *Le culte betsimisaraka et son système symbolique,* Librairie Ambozontany, Fianarantsoa 1974, p. 63).

(32) Sauf pour se rendre au tombeau et pour aller à la pêche par exemple.

(33) Nous pensons ici aux techniques qu'on utilise pour donner à la tête par exemple telle forme particulière, conformément aux normes retenues par le groupe. Ainsi, chez les Betsimisaraka-Antavaratra, il faut masser légèrement le derrière de la tête de l'enfant pour qu'il n'ait pas la boîte cranienne « en crochet » (*ankavitry*).

(34) Même si on appelle parfois les deux pattes de devant les mains — ce n'est ici que par analogie.

(verset 39) en « se frottant le derrière contre le sol » (*mitankisatra amintany*), c'est faire violence avec son corps, en tant que ce dernier constitue finalement un véritable champ culturel où s'enracinent les valeurs sociales. C'est avec la main droite (ou la main gauche, s'il est gaucher) que l'homme s'essuie. Pour cela, il doit se relever de la position accroupie, tout en restant moitié courbé, la tête penchée en avant et le visage relevé; il faut qu'il prenne légèrement appui sur une jambe en relevant un peu l'autre de manière à bien exposer l'anus (35). On s'essuie avec des feuilles tendres et vertes d'une sorte de baie sauvage qu'on appelle *trotro-dambo* et qu'il faut cueillir à pleine poignée juste au moment d'accomplir l'acte. A défaut, on prend des feuilles séchées, comme celles du bananier, du maïs, par exemple. Si cela n'est pas non plus possible, on prend un morceau de bois de la grosseur du pouce ou de l'index qu'on tient par un bout : on s'essuie avec l'autre bout. Il ne faut plus regarder ce bout de bois après usage, car on doit le jeter loin derrière soi.

La possibilité de faire usage de ses deux mains est donc essentielle aux yeux des Betsimisaraka-Antavaratra car c'est bien cela qui distingue l'homme de l'animal. Cette idée est nettement mise en exergue dans le *söva* : si le chien ne lave pas son assiette (verset 19), s'il lui est impossible de souffler sur ce qu'il va avaler pour le refroidir, c'est parce qu'il est privé de ses deux mains. Cet animal sait s'accroupir, mais il lui est matériellement impossible de faire sa toilette intime (verset 42) parce qu'il n'a pas ses deux mains ; par ailleurs, incapable de manipuler les graines de *sikidy* pour lire l'avenir, il se contente nous dit le « faiseur de *söva*, non sans humour, de se renverser sur son dos pour tourner et se retourner sur l'herbe (verset 79). Pour se saluer, les Betsimisaraka-Antavaratra ne s'embrassent jamais (36) : ils se serrent tout simplement la main. Quand les chiens se rencontrent, on a l'impression qu'ils se saluent en se servant cette fois-ci de leur museau pour sentir l'anus de l'autre — ce qui relève finalement de l'incongruité, aux yeux des Betsimisaraka-Antavaratra. Enfin, pour cacher son sexe, l'homme le fait avec l'une de ses deux mains : cela lui arrive quand, prenant son bain dans le ruisseau ou la rivière pas loin du village, quelqu'un passe par là par hasard. Pour cacher son sexe, le chien utilise plutôt sa queue (verset 55).

Le chien ne peut se situer qu'en-deça de l'humain, nous disent les Betsimisaraka-Antavaratra dans la mesure où il ne lui est même pas possible d'accéder à une des valeurs cardinales de la société humaine, à savoir : le droit à la différence et l'affirmation d'une unité essentielle entre les membres du groupe. Car cette valeur cardinale est hautement symbolisée par les doigts de la main. En effet, tout en étant différents (aucun des cinq doigts ne se ressemblent jamais), ils sont profondément unis et sont appelés à coopérer : « tout seul, un doigt ne peut rien, pas même pour écraser

(35) cette position se dit *miongaña*.

(36) De là l'expression : *mañano bazôrom-bazaha* (« se saluer à la manière des Européens ») qui signifie s'embrasser.

un pou», nous dit précisément un proverbe malgache. Pour produire, il faut compter sur les *havaña,* c'est-à-dire sur les autres. Mais celui qui a pu amasser davantage de surplus que d'autres ne peut jouir pleinement de cet acquis qu'en renforçant la parenté (qu'elle soit consanguine ou par alliance) par des pratiques souvent ostentatoires : plus on est riche, plus on a l'obligation de donner. L'homme devenu puissant est ainsi intégré dans l'idéologie de la parenté : il devient un *Ray aman-dreny* («Père-et-mère, à la fois») qui a la charge de veiller sur l'intérêt du groupe, exactement comme font les parents envers leurs enfants. Intégré dans l'idéologie du *fihavanaña,* l'écart dans le cumul du surplus est accepté : la course à la différence est ouverte parce qu'on pense que c'est tout à fait normal (37). Les *Betsimisaraka-Antavaratra* sont pleinement convaincus qu'en supprimant cette course à la singularité et à la différence, on vide nécessairement le groupe de sa vitalité : ce sera donc l'appauvrissement général. C'est parce qu'un individu cherche à être plus riche et plus important que les autres qu'il va user de multiples astuces (en utilisant précisément les réseaux de parenté et d'alliance). La pensée betsimisaraka, selon nous, est loin de faire sienne cet «égalitarisme niveleur» que semble prôner le socialisme triomphant des années 72!

La puanteur du chien et le symbolisme olfactif chez les Betsimisaraka-Antavaratra.

Le «puant» est l'autre euphémisme (38) pour désigner le chien chez les Betsimisaraka-Antavaratra car, même propre, son corps sent toujours mauvais. Le chien est le «petit-fils de Celui-qui-sent-mauvais» (*zafin'i Bifôfoño*), nous apprend-on dans ce *söva* (verset 5). La symbolique prend le pas ici sur le réel car la négativité du chien en tant qu'il est le plus vil des animaux se traduit ici en terme d'odeur. L'odeur ne s'épuise pas ici dans le physique : elle renvoie également à l'éthique et au spirituel. C'est ainsi par exemple que les vertus morales relèvent de la bonne odeur. C'est également en termes d'odeur qu'on exprime sa sympathie ou son antipathie pour telle ou telle personne, sa fidélité ou non envers sa femme (39).

L'homme, lui, a également un corps «qui sent» (*misy fôfony*) mais ce corps «ne pue pas» (*tsy mantsiñy*). Le *makia* est cette odeur propre à chacun d'entre nous ; il est la marque de notre identité, nous empêchant

---

(37) Personne ne formule en effet le souhait, chaque fois qu'il donne la bénédiction à ses enfants, de voir ces derniers «être commandés plutôt que commander», «être socialement moins importants que les autres».

(38) Car on dit également, *maro maso* («l'être à plusieurs yeux»); *maty ariaña* («mort-à-jeter»).

(39) Si le mari commence à se plaindre comme quoi la moustiquaire de sa femme «sent l'urine des enfants» (*mampy amanin-jaza*), la femme soupçonne déjà l'existence d'une rivale qui a «une moustiquaire qui sent bon» (*lay mañitry*).

ainsi d'être confondu avec un autre (40). La preuve en est, soutiennent à ce sujet les Betsimisaraka-Antavaratra, que le chien arrive à reconnaître son maître uniquement par l'odorat; que l'enfant, alors qu'il voit à peine, reconnaît également sa mère grâce à l'odorat. Ce *makia,* inhérent à chacun d'entre nous, a une valeur hautement symbolique: il nous rappelle à chaque instant que nous sommes un être pour la mort, voué un jour à la puanteur cadavérique. Notre corps contient, du point de vue olfactif, de nombreux éléments mortifères (le *makia,* la merde, la mauvaise haleine, la mauvaise odeur du pet, etc...) que nous essayons tant bien que mal de contrôler. Tant que nous sommes en vie, la puanteur de la pourriture ne parvient pas encore à assaillir entièrement notre corps. D'après les Betsimisaraka-Antavaratra rien ne sent plus mauvais et n'est plus nauséabond qu'un corps humain en décomposition (41). Et pourtant, on ne doit jamais se boucher le nez et manifester le moindre signe de répulsion et de dégoût (cracher par terre par exemple) devant un corps humain en décomposition, quelle que soit la mauvaise odeur qu'il dégage. Autrement dit, le respect de la personne humaine en ce qu'elle a d'inaliénable se traduit ici par la prise en considération de son corps même dans son état le plus négatif (la décomposition).

Zañahary, qui est la perfection absolue, est incompatible avec la mauvaise odeur. Ainsi, la mauvaise odeur du pet du chien est contraire à sa nature: les odeurs du monde qu'il peut supporter ne peuvent être que les bonnes odeurs. La distance qui sépare ici l'humain du divin se traduit également en terme d'odeur: l'homme, parce qu'il est voué à la pourriture, vit dans un monde assailli par de nombreuses odeurs incommodantes, à commencer par des éléments de son propre corps et surtout par le corps de ses semblables. *Zañahary* qui est la puissance et la bonté ne peut apporter que la bonne odeur, c'est-à-dire le bien (42). Mais cette bonne odeur qui doit émaner de *Zañahary* n'est pas perceptible par nos sens car *Zañahary* est de l'ordre de l'invisible (43).

---

(40) Ce terme renvoie surtout à l'intimité conjugale et sexuelle. De là cette expression: *mböla mahatsiaro makia an'azy* («Qui se souvient encore de son *makia*») quand on veut se moquer d'un homme abandonné par sa femme et qui en souffre terriblement.

(41) De là le proverbe: *Tahölaña edy mahaviry ny hantsiñy* («Il n'y a que les os qui arrivent à supporter la puanteur») pour montrer par exemple l'unité essentielle qui existe entre ceux qui puisent à la même source de vie.

(42) Dieu qu'on appelle également *Andriamanitra* (le centre de Madagascar) ne peut jamais être source du mal. *Zañahary tsy tia ny ratsy* («Dieu n'aime pas le mal») affirment à ce sujet les Betsimisaraka-Antavaratra.

(43) Un chant sacré lors du *jôro* dit précisément ceci:

«Zañahary tönga tsy vintesin-kabaro
Zañahary tönga tsary mboa reñy hañitry
Izy mandeha tsy reñy migadoño
Zañahary mandeha tsy reñy rasavölaña»

Traduction:

Même propre, avons-nous dit, le chien sent toujours mauvais. Un mythe raconte l'origine de cette mauvaise odeur qu'on prête au chien. Voici le mythe:

« Quand *Zañahary* s'est retiré de la terre, la mort a failli exterminer tous les êtres vivants. Ce sont les hommes qui en souffrirent le plus car il n'en restait que quelques couples.

Les hommes décidèrent donc d'aller voir *Zañahary* pour lui demander de chasser définitivement la mort de la terre. Pour cela, il fallait un messager. Mais comme la route qui mène au ciel est longue et comporte de «nombreuses bifurcations» (*maro sampañaña*) on avait décidé de le faire accompagner par un chien, pour qu'il ne s'égare pas en route.

Arrivé au ciel, l'homme et le chien s'assirent côte à côte. L'homme commença par exposer à *Zañahary* l'objet de sa visite: il était trop bavard. Le chien s'ennuyait beaucoup et avait envie de péter: il se tortillait sur place pour essayer de se retenir. Mais l'homme n'arrêtait pas de parler et le chien n'en pouvait plus: il se mit donc à « péter très doucement » (*miposiky*). La mauvaise odeur incommoda *Zañahary* qui l'obligea à se retirer de la pièce où avait eu lieu l'entretien.

Et voici ce qu'il répondit hâtivement à l'homme: je n'ai pas tellement envie de venir là-bas sur terre pour chasser la mort car il devait y sentir très mauvais. Toutefois, je ne veux pas que tu reviennes chez toi les mains vides. C'est pourquoi je vais te donner un «petit quelque chose» (*raha kely*) qui empêchera la mort de vous exterminer tous en même temps quelle que soit sa force: je vais tout simplement vous donner un trou.

De peur de perdre en cours de route cette arme précieuse qu'est le trou, l'homme avait demandé à *Zañahary* d'inscrire sur son corps le plus de trous possibles. Et ce n'est qu'à cause de la mauvaise odeur du pet du chien que *Zañahary* n'avait pas pu inscrire sur le corps du messager que sept trous (cinq en haut et deux en bas).

Depuis cet incident, l'homme ne veut plus s'asseoir sur la même natte qu'un chien. D'ailleurs, cet animal a été maudit par *Zañahary*: il sent toujours l'odeur du pet».

L'homme, tout comme le chien d'ailleurs, pète (*mangetotro*) et son pet sent également mauvais et est incommodant. Mais l'adulte doit «surveiller son anus» et ne jamais péter en public, surtout devant les gens à qui il doit témoigner du respect (devant ses parents par exemple, devant son aîné et surtout devant sa belle-mère). C'est seulement entre adolescents la nuit dans la «case des garçons» (*kalabo, katravaho*) qu'il est possible de se

---

«Au Zañahary qui «descend» on ne fait pas les salutations d'usage
Quand *Zañahary* est là on ne sent pas sa bonne odeur
Quand il se déplace on n'entend pas les bruits de ses pas
Quand il s'en va personne n'entend ses adieux».

livrer à des concours à qui pètera le plus fort et le plus longtemps possible. Mais au fur et à mesure que l'adolescent parvient à l'âge adulte, même s'il dort encore dans la «case des garçons», il ne doit plus se livrer à ce jeu puisqu'il a à affirmer son nouveau statut en faisant preuve d'une réelle maîtrise de soi. Au pet est liée l'idée de la mauvaise habitude (44). C'est pourquoi le pet provoque souvent le rire puisqu'on surprend ainsi l'autre en défaut: cela relève de l'incongruité par excellence. Les Betsimisaraka-Antavaratra sont intarissables pour raconter, non sans humour d'ailleurs, la situation du malheureux prétendant qui n'arrive pas à se retenir devant sa belle-famille et qui finit par péter tout haut. Même pendant le sommeil, il est tout à fait incongru de péter (45).

La dimension sociale de l'odeur est également mise en relief chez les Betsimisaraka-Antavaratra par le proverbe suivant: *Mantsiñy edy ny fôryfö tapak'aiñy kè tsy hay fañariaña* («Il est vrai que l'anus sent mauvais mais comme c'est une partie du corps on ne peut pas le jeter»). L'anus sent mauvais parce que c'est là qu'on défèque: c'est la raison pour laquelle d'ailleurs on l'appelle la «honte» (*henatra*). Seulement, l'anus fait partie intégrante de notre corps et si on l'enlève, cela ne peut que nous faire mal: il est donc impossible de nous en débarrasser. Nous essayons alors de le nettoyer (l'homme s'essuie, la femme se lave), mais cela ne change rien du tout: il continue toujours à sentir mauvais.

Les membres d'une famille sont à l'image du corps humain: parmi ceux-ci, il y en a toujours un au moins qui ne veut pas se conformer aux règles de la parenté (solidarité, recherche constante du renforcement de l'unité, don de soi, etc.) et qui vit toujours en marge des autres. Pour cela, il faut le blâmer, voire même le punir sévèrement, sans pour autant le renier entièrement parce qu'un parent reste toujours un parent: lui faire du mal, c'est se faire du mal à soi-même.

Marcher à la manière d'un chien.

Tant par sa démarche que sa manière de se déplacer, le chien diffère radicalement de l'homme: cet animal court, sans aucun motif sérieux (verset 7) et ne cesse jamais de remuer (verset 9 et 16).

Tout en suivant son maître, le bon chien ne manque jamais de fureter çà et là, examinant attentivement tous les coins et recoins à la ronde susceptibles de cacher un gibier par exemple: le bon chien ne doit pas se contenter de suivre simplement l'ombre de son maître, précisent à ce sujet les Betsimisaraka-Antavaratra. Au contraire, il bifurque à gauche et à

---

(44) De là le proverbe: *Fôry fangetotro tsy azo ahaoño* («L'anus qui a l'habitude de péter est difficilement maîtrisable»): A force de jouer des mauvais tours, on finira bien par être démasqué un jour.

(45) Entre mari et femme, c'est toléré. Quand on s'aime réellement, dit-on, on ne doit pas être incommodé par la mauvaise odeur du pet de l'autre (*Etotro ôlo tiaña tsy reñy hantsiñy*).

droite, fait un crochet par ci et par là, s'élance à pas de course là-bas devant, puis revient lentement en arrière sans rien laisser au hasard. Tantôt devant, tantôt derrière, le chien est finalement partout dans une mobilité permanente, en parcourant infatigablement un rayon de cent à quatre cents mètres autour de son maître.

Cette activité débordante du chien n'a pas échappé à l'attention des Betsimisaraka-Antavaratra. De là le proverbe: *Tsy alöha tsy afara: mañano lehan'amboa mañara-tômpo* («Ni devant, ni derrière: semblable à un chien qui suit son maître»). C'est un proverbe qu'on utilise, dans la vie sociale, pour condamner la situation floue, insaisissable, voire même gênante résultant d'un manque de maturité ou d'une inconstance feinte en vue de sauvegarder tel ou tel intérêt particulier. Il y a du mal à se fier à une telle personne parce qu'on a du mal à la saisir réellement: de celui-là on dit précisément qu'il a la «bouche glissante» (*malama vava*) et qu'il n'est pas possible de l'«attacher à cause de ses paroles».

La société betsimisaraka est fortement hiérarchisée et, en toute circonstance, il y a un ordre à respecter. Ainsi, l'échange de la parole et de la nourriture par exemple (pour ne retenir que ces deux cas) fait l'objet d'une déontologie savante et d'un code rigoureux et précis. La marche, elle, n'échappe pas non plus à cela: normalement, c'est l'aîné qui ouvre la marche; le cadet le suit par derrière (46). Par rapport à l'aîné, on dit ici que le cadet est «le fil qui suit l'aiguille» (*taretry manara-pilo*). «Celui qui est devant voit les obstacles (47), nous dit précisément un proverbe betsimisaraka, pour montrer que pour ce groupe la connaissance et la sagesse sont les résultats d'une lente et douloureuse maturation: c'est à force de se frotter avec la vie, d'en subir des revers tout en sachant se relever de ces chutes qu'on devient un «homme réellement homme» (*lalahibe*), une «femme réellement femme» (*viavibe*). Notre corps porte ainsi les cicatrices de la vie: à la naissance, nous n'avons rien. Au fur et à mesure que le poids du temps pèse de plus en plus sur nos épaules et nos jambes, finit par blanchir nos cheveux et par creuser des rides sur notre visage, notre corps se voit davantage marqué par des cicatrices: ce sont ces «blessures de la vie» qui nous mûrissent et qui nous font avancer en sagesse. C'est à force de tomber qu'un enfant arrive à maîtriser la technique de la marche pour ne plus tomber par la suite. Autrement dit, plus on a vécu (il s'agit ici de l'«œil

---

(46) C'est dans ce sens qu'il faut interpréter le proverbe suivant: *Dian'aomby marintañana: ny alöha arahin'ny avy afara* («Comme dans la marche d'un zébu aux pattes bien proportionnées: les traces des pattes du devant servent de repère à celles de derrière»), car c'est toujours prendre un risque que d'innover dans la vie.

(47) *Ny alöha mahita fôtotro.* La vie est comparée ici à une longue et pénible marche comportant de nombreux passages difficiles. De ce point de vue, «se comporter à la manière des fruits du papayer est ce qu'il y a de plus négatif: les petits montent sur les grands» (*Mañano fitondram-bapaza: ny madiniky miritiky ambonin'ny maventy*).

de l'esprit») de celui qui voit, parce qu'à force de tâtonnements, il a su de mieux en mieux tourner son regard vers la direction qu'il faut. L'éducation se fait ici par imitation et par graduation. L'aîné étant plus avancé que le cadet en matière de connaissance et de sagesse, il lui appartient donc d'éclairer ce dernier et de le faire profiter ainsi de ses expériences de la vie. Cette supériorité morale surtout de l'aîné sur le cadet se traduit ici par la symbolique de la marche.

C'est, suivant une logique autre que celle de la connaissance et de la sagesse, que l'homme doit normalement mettre sa femme devant (ce qui ne sera jamais le cas entre frère et sœur, par peur précisément de l'inceste). En mettant sa femme devant lui, quand mari et femme voyagent ensemble, l'homme a le loisir de l'admirer (48) tout en assurant bien entendu sa sécurité (49). Dans ce cas, on dit que c'est l'homme qui «fait avancer» *(manesy)* la femme, en la poussant en quelque sorte par derrière. C'est que le verbe *manesy* implique l'idée de pleine possession, d'entière disposition, de pleine jouissance. Ici, l'homme a le droit de jouir pleinement de la femme parce qu'il a accompli les différentes obligations envers sa belle-famille (50). C'est alors que la femme accepte d'être *asesy*, montrant par là qu'elle est entièrement liée à un homme (51) et que normalement, elle doit être en mesure de lui donner plusieurs enfants (52).

Marcher à la manière du chien (*mañano lehan'amboa*) signifie qu'on n'est pas sensible à ces différentes exigences. De ce fait, non seulement on contrevient à l'ordre social, mais on se situe par la même occasion en-deçà de l'humain.

D'une manière générale, on ne se déplace jamais sans motif, à moins d'être un fou. Le chien qui «court sans être le messager d'un noble» (verset 7) ne peut être que perçu négativement par les Betsimisaraka-Antavaratra.

Dans le tableau ci-dessous, nous avons essayé de classer les manières négatives de se déplacer chez les Betsimisaraka-Antavaratra.

---

(48) Admirer les «fesses qui dansent» (*vôdy mandihy*) car les fesses, tout comme les cuisses, sont hautement sexuées.

(49) Car derrière, l'homme ne s'apercevra éventuellement de son absence que tardivement.

(50) Il s'agit du *orimbato* (littéralement, «l'acte d'ériger une pierre») et du *diafötaka* (littéralement, l'acte de fouler la boue»). Tout ceci se traduit en biens matériels, en somme d'argent, en énergie physique.

(51) Dans ce cas, on dit qu'elle n'est plus *mitôvo* («disponible»).

(52) Avoir des enfants est la finalité du mariage. Quand on demande une fille en mariage, on dit justement qu'on vient demander non pas «un plant de bananier mais un plant d'homme».

Tableau classificatoire de la manière négative de se déplacer

degré le plus haut

7 — *Voan'ny tsiminondrano* («Ne plus boire l'eau de sa terre natale»). Quitter définitivement sans motif sérieux apparent sa terre ancestrale sans penser un moment donner de ses nouvelles à sa famille (idée de déracinement, de perte d'identité sociale, de négation de soi).

6 — *Mihenahena* («Vagabonder par manque d'argent»). De là le proverbe : *Antilahim-piso: veloño am-pataň'oloño* («Semblable à un vieux chat qui ne peut survivre qu'au foyer de quelqu'un d'autre»). Ne pas avoir un vrai chez soi. Ceci se dit par exemple de l'homme qui vit au village de sa femme (*jalôko*): la virilocalité étant de règle, celui-là reste toujours un étranger chez la famille de sa femme; en cas de rupture, il sera comme le chien qui, après avoir suivi la femelle, ne rentre chez lui qu'avec ses deux testicules.

5 — *Mizedazeda* («Aller çà et là, en s'arrêtant au hasard des rencontres, à la manière des enfants»). Terme synonyme: *Mizodizody*.

4 — *Mirendra* («Vagabonder», «S'éloigner plus ou moins longuement de son chez soi», «Ne pas rester à la maison»). Se dit souvent du chien (*amboa mirendra*).

3 — *Miriaria* («Aller sans direction précise, mais sur une courte distance»). Exemple: *miriaria an-tanàňa* («vadrouiller dans le village»).

2 — *Misolitry* («Fausser provisoirement compagnie, d'une manière discrète»; «Bifurquer rapidement d'une manière furtive»).

1 - *Misolisolitry* («Se déplacer à la manière d'un chien en allant par-ci et par-là» — fréquentant souvent des endroits peu recommandables). Se dit d'une personne peu respectable.

degré le plus bas

Ainsi, la différence entre l'homme et le chien est immédiate parce qu'elle transparaît déjà au niveau de la constitution physique avant de se manifester dans les divers comportements corporels. Tel est le fil d'Ariane qui guide ici l'artiste pour construire son texte et que nous allons essayer de schématiser dans le tableau suivant:

CHIEN ou CHIENNE	HOMME ou FEMME
— *Zafin'i Gaiky* (v. 4): non maîtrise de la langue.	— Etre adulte: savoir se taire; maîtrise de la langue.

— *taranak'i Bifôfoño*: corps sentant toujours mauvais (v. 5).	— corps n'exhalant aucune mauvaise odeur, sauf cas exceptionnel (maladie, mort).
— corps toujours remuant (v. 9, 57).	— corps calme dans les moments de détente.
— Prunelles noires, anus «couleur de charbon» (v. 11).	— Prunelles noires, anus un peu rose (d'ailleurs, c'est quelque chose qu'on ne montre jamais).
— Un corps et huit mamelles (v. 21). Lait inconsommable ne servant à rien (v. 22-24).	— Un corps et deux seins (qu'on appelle parfois «corne» ou «sagaie»). Lait nourrissant.
— Allure naturelle: la course (v. 7).	— Allure naturelle: marche lente course: urgence, danger.
— N'a pas de main pour prendre soin de son corps (v. 39-42).	— Utilise ses deux mains pour prendre soin de son corps.
— Quand on l'appelle: silence, mais mouvement de la queue (v. 50).	— Quand on l'appelle: réponse par la voix (*mañoñy*)
— Chien battu: queue baissée (v. 55).	— Homme battu: tête baissée.
— Salutations: s'embrasser par l'anus (v. 52).	— Salutations: se serrer la main.
— Lecture de l'avenir: «tourner et se retourner sur l'herbe» (v. 79).	— Lecture de l'avenir: tourner et retourner les graines du *sikidy* sur la natte (*talipiky an-tsihy*).

Le chien dans la vie quotidienne des Betsimisaraka-Antavaratra

Le chien: un animal précieux qu'on n'achète et qu'on ne vend jamais

Doué d'un flair particulier, le chien est un animal précieux pour l'homme: il prolonge en cela les oreilles et les yeux de l'homme. De là le terme «*maro maso*» (53) qui est également à le désigner.

Avoir un chien n'est pas du tout un luxe pour un Betsimisaraka-Antavaratra: ce dernier l'élève uniquement à cause des services que le chien peut lui rendre. Non seulement le chien contribue à la sécurité de son

(53) *maro maso* (littéralement, «qui a de nombreux yeux»). On dit que le chien «voit ce qui est devant et contemple en même temps ce qui est derrière» (*mahita ny alöha sady mahatsinjo ny avy afara*).

maître (verset 8), en dissuadant tout étranger de pénétrer sans s'annoncer au village, mais il permet également d'améliorer de temps en temps la nourriture de celui-ci par la prise de certains gibiers (sanglier, porc-épic, les différents félins, etc...) — quoiqu'on dise également: *Fitiavako trandraka tsy babiako amboa* (54). Dans une telle perspective, tout chien doit mériter la nourriture qu'on lui donne: c'est ce que rappelle ici le «faiseur de *söva*» quand il nous dit au verset 69 qu'«à un chiot paresseux point n'est besoin de gaspiller son *ampango*». Autrement dit, ce sont les autres animaux domestiques qu'on engraisse pour leur viande (bœufs, poules, canards, etc) mais jamais un chien (55), car «pour avoir un chien gras on ne satisfait pas pour autant son envie de viande» (*manaña amboa matavy tsy mahafaka haliañaña*), nous dit-on en quelque sorte au verset 25 de ce *söva*.

Au village, le chien doit se montrer bon gardien en avertissant son maître de la présence de tout intrus; dans la forêt, il faut qu'il soit en mesure de «lever le gibier» (*maharava raha*): voilà les deux qualités essentielles qu'on attend d'un bon chien.

En un certain sens, on peut dire du chien qu'il est l'être du présent et du futur dans la mesure où il annonce maintenant ce qui va se passer bientôt. Dès qu'un chien pressent quelque chose d'insolite, il doit aboyer pour prévenir ainsi son maître afin que ce dernier prête davantage attention au monde qui l'entoure. Le museau toujours pointé en avant, il semble effectivement que cet animal soit fait pour scruter l'avenir — même s'il s'agit d'un avenir immédiat (56). En tout cas, les Betsimisaraka-Antavaratra reconnaissent qu'il y a quelque chose de mystérieux dans le comportement des chiens quand ces derniers se mettent à hurler en groupe, en pleine nuit. De tels hurlements, dit-on, n'annoncent jamais quelque chose de réjouissant parce qu'on a l'impression qu'ils anticipent déjà les pleurs des femmes quand il y a un décès. On pense en effet que c'est la vision des *lôlo* (ceux de l'autre monde) qui viennent, la nuit, rôder autour du village pour s'emparer d'un vivant (57) qui poussent les chiens à hurler et non plus à aboyer (58). N'ayant pas la même perception que les chiens, les vivants ne peuvent pas se rendre compte de la présence des intrus venus de l'au-delà pour essayer d'emporter un de leurs membres. Se sentant ainsi impuissants contre ces «êtres-force du monde invisible» (*iañan-draha*), les

---

(54) «Pour aimer le *trandraka* (sorte de hérisson) je ne vais pas transporter pour autant un chien sur mon dos» — comme on transporte d'habitude un enfant (Proverbe). L'idée est la suivante: la fin ne justifie pas toujours les moyens.

(55) Dans la «plaisanterie entre beau-frères» (*bôso amim-babilahy*), il est de règle de taxer l'autre de «mangeur de viande de chien». C'est le seul cas, à notre connaissance où un tel propos est permis.

(56) Car l'évènement est en train de se passer mais il échappe encore pour le moment à l'attention du maître.

(57) Un proverbe betsimisaraka dit en effet ceci: «Même les morts désirent être nombreux» (*Na ny maty aby mboa ti-ho maro*).

(58) On pense que l'aboiement renvoie au domaine du visible.

vivants se déchargent dans la plupart des cas sur les chiens en chassant ces derniers à coups de pierre pour les forcer à se taire, ou du moins à hurler plus loin. Ce geste est accompagné d'une formule magique comme si on cherchait à exorciser le mal pour le jeter ailleurs (59) du genre: *Lôfony tsiaña!; Nialako!; Tsy iniany fô amaraiñy!; Tsy atôy fô akañy!»* (60).

Animal précieux pour l'homme, un chien ne doit jamais être acheté ni vendu aux yeux d'un Betsimisaraka-Antavaratra: le symbolique occulte entièrement ici le réel. En effet, c'est parce que cet animal est symboliquement vil et insignifiant (même s'il en est tout autrement réellement) qu'il ne vaut même pas le moindre centime. Dépenser de l'argent pour avoir un zébu, un canard, une poule, ou pour jouir de la faveur d'une femme a un sens mais non pour avoir un chien. Un chiot, disent les Betsimisaraka-Antavaratra, n'a pas plus de valeur qu'un tabac (61): cela se demande et cela ne se refuse point. Qui ne se plie point à cette règle et qui fait ainsi le difficile pour un chien n'est qu'un «pauvre type» *(ôloño tsisy fôtony)* car il s'accroche ici à «ce qui est insignifiant» (*raha tsisy fôtony; raha tsisy antony*), tant il est vrai que jamais un chien ne sera un *lôhan-kariaña* (62). A partir de cette analyse on comprend mieux ce sentiment diffus mêlé de vexation et de frustration qu'ont profondément ressenti les paysans betsimisaraka quand, jusqu'à une époque très récente, le pouvoir administratif les a obligés à payer une «taxe pour les chiens» (*karatra amboa*) comme c'était également le cas pour les zébus.

Mais l'économie monétaire règle de plus en plus près toute la vie sociale des paysans betsimisaraka et le mercantilisme régit davantage les rapports sociaux. Toutefois, pour le chien, la résistance est encore solide: actuellement encore, il n'est pas du tout question de vendre ni d'acheter un chien. Alors, la solution consiste à revenir à l'ancien système: le troc. Le chien ne s'achète et ne se vend pas, mais il s'échange. On l'échange contre des objets ayant une certaine valeur tant sociale qu'économique: contre un couteau, une marmite, un *angady* (63), une hache, etc.

---

(59) Cette idée nous fait penser à un autre proverbe betsimisaraka qui dit ceci: «Si un parent doit mourir, que le zébu soit sacrifié à la place. Si je dois mourir, que le parent le soit à ma place» (*Raha ho faty rahavaña, matesa raomby. Raha ho faty ny tena, matesa rahavaña*).

(60) «Jamais de la vie!»; «Je l'ai esquivé!»; «Ce n'est pas pour aujourd'hui mais pour demain!»; «Pas par ici mais là-bas!».

(61) Il s'agit plus particulièrement ici du «tabac à chiquer» (*antambako hôsoko*) qui n'est rien d'autre que de la cendre — la préparation du tabac à chiquer suppose effectivement l'utilisation de la cendre de bois minutieusement tamisée; or, la cendre ne vaut plus rien parce qu'elle ne brûle plus.

(62) *Lôhan-kariaña* (*lôha*: «tête»; «commencement»; «pilier»; «base»; et *hariaña*: «richesse matérielle»). Ce qui a permis à quelqu'un de réussir économiquement; il s'agit en fait d'un objet-fétiche qui a permis en quelque sorte le déclic (une plante particulière, une activité précise, le zébu, etc.).

(63) *angady*: bêche.

Puiser dans le passé sans être prisonnier de ce pasé, s'ouvrir à l'avenir sans pour autant perdre son identité: voilà la double exigence qui s'impose au Betsimisaraka-Antavaratra d'aujourd'hui. Les tambours de la science et de la technologie, des écoles et d'une nouvelle table de valeurs parviennent maintenant jusqu'à la vallée la plus profonde du pays betsimisaraka : il est de plus en plus difficile de se boucher les oreilles et de se mettre entièrement en marge de cette nouvel air de danse. La société betsimisaraka essaie de trouver difficilement sa voie en adaptant tant bien que mal ses valeurs ancestrales aux exigences de la vie moderne et réciproquement d'ailleurs: l'exemple du chien est éclairant à ce sujet.

La nécessité d'une mise à distance

Pour marquer la différence essentielle qui sépare l'homme du chien, une mise à distance (qu'elle soit réelle ou symbolique) du second par le premier s'impose. Les Betsimisaraka-Antavaratra veillent scrupuleusement à cette mise à distance d'autant plus que le chien suit l'homme dans ses multiples déplacements. C'est ainsi que le chien fait l'objet de nombreuses interdictions qu'il convient de respecter si on ne veut pas détériorer les termes des rapports sociaux. Quelques exemples suffisent pour illustrer notre propos.

— Quand on rend visite à quelqu'un et qu'on est avec son chien, il ne faut pas que ce dernier suive son maître jusqu'à l'intérieur de la maison, pour s'asseoir ainsi à côté de lui. Le chien doit rester dehors, même s'il pleut car l'intérieur de la maison est l'espace humain par excellence — c'est là en effet que l'homme se nourrit et se repose, c'est là qu'il discute. Cet espace intimement humain ne doit pas être foulé par le chien (les animaux de la basse-cour et le chat peuvent y pénétrer par contre). Cette idée est nettement confortée par le dicton suivant: *Amboa tsary natao karibo* («On n'a jamais invité un chien à entrer — dans la case»).

— Donner à manger à son chien en même temps qu'à quelqu'un est une forme de mépris pour ce dernier — même si le chien mange dehors, comme cela se doit. La simultanéité supprime ici toute distance et met ainsi l'homme au même rang que le chien. Il ne faut pas que l'homme et le chien accomplissent en même temps cet acte essentiel, à savoir le fait de se nourrir. Car le chien se nourrit d'habitude (sans doute parce qu'il n'a pas suffisamment à manger) de ce qui est «impur» par excellence (*maloto*), c'est-à-dire de la merde — et plus particulièrement de celle de son maître (64). Le chien ne doit se nourrir que des restes, des déchets de ce que mange son maître: il vient nécessairement après l'homme — d'autant plus qu'on ne prépare jamais aucun plat spécial pour lui.

— Mettre quelqu'un, ne serait-ce que sur le plan verbal, au même rang qu'un chien est un acte lourd de conséquence chez les Betsimisaraka-

(64) On fait ses besoins dans la nature, le plus loin possible du village.

Antavaratra. Pour ces derniers en effet, l'insulte la plus grave consiste à dire de quelqu'un que «ses ancêtres sont des chiens» (*amboa razaña*), qu'«ils ont copulé avec un chien» (*lilen'amboa razaña*). Le rapport sexuel supprime l'idée de distance car c'est communier avec l'autre dans l'intimité la plus profonde. Normalement donc, l'homme ne doit avoir des rapports sexuels qu'avec ses semblables (65).

Dans le *lilen'amboa razaña,* on donne en effet aux ancêtres de la personne injuriée un chien ou chienne comme partenaire sexuel. De ce fait, on attaque cette personne dans ce qu'il a de plus profond car sans ses ancêtres, elle n'est rien du tout (66). Ici, c'est tout son groupe qui se sent visé, tant du côté paternel que du côté maternel (67). Le désordre provoqué par une telle parole concerne à la fois les vivants et les morts. Aussi, pour que les choses rentrent dans l'ordre, la parole (simple excuse), l'argent et l'alcool ne suffisent-ils plus: il faut du sang par la mise à mort d'un animal et, normalement, c'est un zébu qu'il faut trouver à ce moment là. Chez les Betsimisaraka-Antavaratra, «jurer par le chien et ses ancêtres» (*fanta amboa miharo razaña*) est la preuve la plus profonde de la sincérité de son affirmation et de la fermeté dans son engagement.

Le tableau ci-dessous permet de mesurer les différentes insultes relatives au chien et à la sexualité chez les Betsimisaraka-Antavaratra.

Les différents degrés d'insulte relative au chien et au sexe chez les Betsimisaraka-Antavaratra

3) «*Lilen'amboa razaña*»

Insulter quelqu'un par sa mère en donnant à celle-ci un chien comme partenaire sexuel

— Réparation par le sang (en sacrifiant un zébu ou un coq), par l'argent (en payant une forte amende), par l'alcool (en offrant à boire à toute l'assistance) et par la parole (en s'excusant publiquement devant la communauté des vivants et des morts.

— Nécessairement au lieu cultuel du groupe paternel de la personne insultée.

(65) La littérature populaire mentionne toutefois des cas où l'homme (et non la femme), n'en pouvant plus, se contente d'avoir un rapport sexuel avec un animal domestique (chienne, poule, oie, dinde, etc.). Un tel geste ne peut être que jugé négativement.

(66) Par rapport à leurs ancêtres, les vivants ne sont que la partie visible d'un grand rocher dont l'essentiel est profondément enfoncé dans le sol.

(67) *Razaña am-pôkon-dray, razaña am-pôkon-dreny* («Ancêtres du côté paternel, ancêtres du côté maternel»), rappelle toujours l'officiant lors du *jôro,* pour montrer précisément que tout en affirmant la prééminence du père sur la mère (par rapport à l'enfant), cette dernière n'est pas occultée pour autant.

2) «*Lilen'amboa reny*»

Insulter quelqu'un par sa mère en donnant à celle-ci un chien comme partenaire sexuel

— **Réparation par la parole, l'alcool (et éventuellement l'argent), simplement avec l'intéressé.**

— **Aucun endroit précis.**

1) «*Lilen'amboa vôto*» ou «*Lilen'amboa tavo*» (pour un garçon)
«*Lilen'amboa tingy*» ou «*Lilen'amboa fôry*» (pour une fille)

Insulter quelqu'un en lui donnant un chien ou une chienne comme partenaire sexuel.

— **Réparation par la parole avec l'intéressé (simple excuse)**

— **Aucun endroit précis.**

(Degré le plus bas)

FAMINTINANA

Sady akaiky no lavitry ny olombelona ny amboa, koa manana anjara toerana lehibe eo amin'ny sôva na jijy betsimisaraka. Ny sôva mantsy dia manana endrika fialam-boly nefa azo heverina koa fa mampiseho ny firafitry ny fiaraha-monina.

Hita taratra eo amin'ny sôva iray noraisina tany amin'ny Betsimisaraka-Antavaratra mikasika ny amboa ny sandany eo amin'ny toe-karena sy eo amin'ny fiaraha-monina. Amin'izany sôva izany dia voatakon'ny hevitra fonosiny ny tena endri-javatra. Maro ny fady manodidina ny amboa, biby sady ratsy no toa tsy misy dikany. Ho an'ny Betsimisaraka Antavaratra ny ompa faran'izay mavesatra indrindra dia izay mikasika ny amboa.

SUMMARY

Close and distant at the same time, the dog is given pride of place in the oral Betsimisaraka literature known as *sôva* or *jijy*. This literary type, with a mere entertaining function is what Marcel Mauss understands as a «total social fact».

The analysis of a *sôva* about the dog allows the reader to understand the economic and social value of this animal among the Betsimisaraka-Antavaratra: There, symbolism becomes all important. Any taboos are attached to the dog, a vile and inferior animal. So, the worst insults for the Betsimisaraka-Antavaratra are those connected with the dog.